



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c.

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bâte toujourns ?

AMPHELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit , pourquoy s'en méroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie : Pour avoir loüé en sa présence le fils d'un Banquier , il a mal à la tête.

AMPHELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & les presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPHELIS. Atan , il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veus-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant , dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermay la porte , & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desespéré : mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs , & à ne plus découcher d'avéque moy. Cependant sa femme croit que je l'avois enforcélé , & que je luy avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette , & tu t'en trouveras bien ; j'ay deux fois ton âge , & sçay mieux que toy comme il se faut gouverner.

DIALOGUE

DE DORCAS, DE PANNYQUIS, DE
FILOSTRATE ET DE POLEMON.

DORCAS. **N**OUS sommes perduës , ma
Maîtresse , Nôtre Capitaine est
de retour avec un équipage de
Prince , & tout le monde le va voir , & luy fait
la reverence ; j'ay trouvé Parmenon à qui j'en
ay

ay demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'est bien débuté ? Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre grâces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé ; luy dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maître, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit ; car je commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en vôtre absence ; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Ma Maîtresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'étoit bätu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En-suite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que son Maître pensoit toujours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nipes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facètes, qui jétoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs proïesses, pour me hâter de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous avissiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, si tôt que la foule fera écoulée ; & s'il y trouve Filostrate, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il

R 5

m'a

m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune, il est dangereux; cars'il vouloit tout tuër quand il n'avoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Filostrate & luy, qui arrivent à même tems par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perdus. Je voudrois estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ni que dire.

FILOSTRATE. Et bien Pannyquis ne ferons-nous pas la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Filostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence; J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt vôtre honte & la mienne. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous, le beau fils?

FILOSTRATE. Qui és-tu, toy-même?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a mérité.

FILOSTRATE. Et moy, Filostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le mérité; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'aparence de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuni. Moy qui vange les queréles des autres;

tres; ne vängerois-je pas les miennes? Parmenon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en tête les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec un gros de réserve à leurs épaules.

FILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-il nous épouvanter de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais veu la guerre qu'en peinture, & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantôt, lors que tu nous verras aux mains.

FILOSTRATE. Je ne veus que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empêcher à coups de pierre, d'entrer.

DIALOGUE

DE QUELIDONIUM ET DE DROCE.

QUELIDONIUM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui? Diotime. Il est de mes amis; si tu veus je luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Filosofes.

QUELIDONIUM. Quoy! ce vieux Barbon, toujours pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Echoliers au Pœcile?

DROCE. Oüi, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir veu traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela?

DROCE. Je ne sçay; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est en-

en-